

La femme et l'amour de l'ordre

Autor(en): **Marcel, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **75 (1948)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La femme et l'amour de l'ordre

LA femme éprouve un amour si passionné de l'ordre et si délirant qu'il sème, à travers les appartements, un vent de panique au moment des deux équinoxes.

Il arrive au fléau de se prolonger même au delà de ces périodes, ce qui me permet d'écrire aujourd'hui un papier qui serait plutôt d'actualité en mars ou en septembre.

Mais cet avantage, hélas ! ne saurait nous consoler, ni vous ni moi, de notre commune appréhension.

Le mari qui, tout au long de l'année, a dû convenir qu'il manquait de délicatesse en laissant traîner ses journaux sur la table ou, sur les fourneaux, sa pipe et son tabac, ressent, un beau jour de soleil, un choc au cœur en pénétrant dans sa demeure.

Il doit, tout d'abord, remuer l'armoire à glace et deux matelas avant de pénétrer dans le vestibule, et une fois dans la place, une évocation s'offre irrésistiblement à son esprit :

Celle d'un tremblement de terre.

Le sol est jonché de casseroles, de bails, de tableaux ; les chaises ont été projetées sur les tables et lancés sur l'appareil de radio divers ustensiles de cuisine.

Il s'aventure alors, d'un pied précautionneux, au milieu de ces objets épars, le sensible mari, et tout à coup il pousse un cri : « Mon Dieu ! tu n'es pas blessée, chérie ? »

Sa femme est là, devant lui, un mouchoir rouge sang autour de la tête, le regard fixe, les cheveux défaits.

Lui se précipite : « Où as-tu mal ? »

Mais elle, avec étonnement : « Je me porte à merveille », et joyusement : « Je fais à fond. »

Elle se porte à merveille, en effet, car à la faveur de ce chaos, elle peut se recréer

un monde, à son idée, et tirer du néant une somptueuse harmonie.

Il faut prendre garde, en attendant le septième jour, de ne pas choir dans la corbeille à linge ou de ne pas trébucher contre l'aspirateur à poussière.

On se relèverait coiffé probablement d'une marmite, après deux ou trois bonds prodigieux d'un obstacle à l'autre.

Le chat, que la femme n'a pas besoin de créer puisque Dieu l'a fait, se tient penaud dans un coin, présentant de plus gigantesques bouleversements ; la perruche, dans sa cage — sous l'évier de la cuisine — demeure en arrêt sur son bâton, et la poêle à frire elle-même se fait toute petite auprès du piano.

— A quoi penses-tu ?

Ce n'est pas elle qui parle, mais la femme, et c'est le mari qui répond : « A mes journaux, à ma pipe, à mon tabac ! »

Cela n'étonne en rien la femme qui rêvait tout naturellement à autre chose, en posant la question et qui déjà enchaîne : « Tu ne vois pas d'inconvénient, je l'espère, à manger debout ? »

Non vraiment, il ne voit pas d'inconvénient à manger debout, à se contenter de deux tranches de saucisson, sur le pouce, à passer sous les tables pour gagner son bureau provisoire à la salle de bain, à dormir dans la salle à manger sur le divan du salon.

Il finit par retrouver dans la baignoire sa pipe et son tabac dont la place n'était pas sur les fourneaux et par découvrir sur les lits ses journaux qui ne devaient pas traîner sur les tables.

Tout doucement, il s'habitue à ne plus aller aux toilettes qu'à partir de dix heures du soir, lorsqu'on peut en refermer la porte, ou à se déshabiller sur le balcon, et comme il est courtois, il n'a pas assez

de mots pour remercier sa compagne du soin qu'elle prend à lui empoisonner la vie : « Surtout, ne te fatigue pas, ma chérie... »

Se fatiguer, elle ? Allons donc ! Elle n'aura de cesse et de repos que les choses soient en état où elles se trouvaient avant Adam et Eve, et repartant à zéro, elle surenchérit sur l'œuvre de la Divine Providence qui n'avait pas songé au papier de journaux pour protéger les parquets.

Elle y songe, elle, à sa place, et au moment où le mari commençait à s'adapter à une existence de bohème, une voix le rappelle à... l'ordre.

Ce n'est pas celle de sa conscience, pas encore, mais il ne perd rien pour attendre : « Tes pieds, attention, tes pieds ! »

Le malheureux allait oublier de mettre ses pantoufles.

Il s'aperçoit alors que chaque objet a regagné sa place initiale et qu'il peut contempler sur les parquets, comme au fond d'un miroir, sa tremblante image au regard flottant.

S'il dérangeait un meuble, au passage, ou s'il laissait tomber son chapeau sur un fauteuil, il manquerait gravement de respect à sa divine épouse et porterait atteinte à la grandeur de son œuvre, à sa parfaite ordonnance et à son unité.

L'endroit où il doit poser sa pipe et son tabac semble à jamais fixé dans l'ordre immuable des choses et le petit guéridon affecté aux journaux paraît figé pour l'éternité dans le silence.

L'ordre est rétabli, et le mari, pour retrouver un univers à sa mesure, devra attendre jusqu'au prochain équinoxe.

André Marcel.

Madame se lamente

*Jadis, lorsque tu m'appelais
(c'était avant qu'on se marie !)
Ta voix était douce, tu sais,
Car tu me disais : « Ma chérie ! »*

*Maintenant, tu parles plus fort
Et souvent avec brusquerie.
Ta voix n'a plus aucun transport
Quand je t'entends crier : « Marie ! »*

*Jadis, lorsque tu m'embrassais,
Toujours sans que je le réclame,
Cela me faisait chaud, tu sais,
Bien chaud aux yeux, au cœur, à l'âme.*

*Hélas, tu ne m'embrasses plus,
Sinon à mon anniversaire.
Tu dis, voyant mon air confus :
« On a bien d'autres choses à faire ! »*

*Jadis, tu m'apportais des fleurs,
Car tu n'étais pas économe,
Cela mettait de la douceur
Et des parfums dans notre home.*

*Maintenant, on sent le mégot
Et notre pauvre jardinière
N'a plus rien que des fleurs en pot.
Nos vases sont des tabatières*

*Jadis, quand tu faisais ta cour,
Tu me disais : « Petite mère,
Nous aurons de jolis amours
Et je serai fier d'être père. »*

*Maintenant, quand notre fiston
Pleure la nuit ou grogne à table,
Tu me dis, en haussant le ton :
« TON GAMIN est insupportable ! »*

*Jadis, tu t'en allais t'asseoir
Sur un fauteuil, tout près de l'âtre.
Ainsi se passaient tous nos soirs.
Tu blâmais les hommes folâtres.*

*Maintenant, tu prends la liberté
De filer (car l'homme varie !)
Et tes très nombreux comités
Ont remplacé nos causeries.*

*Jadis, j'avais fait le pari
D'être très heureuse en ménage,
Car j'étais sûre qu'un mari
Gagnait avec le mariage.*

*Et maintenant, un bon conseil
Aux vierges folles et même aux sages :
« Prenez un époux... sans pareil !
Un autre perd trop à l'usage. »*

M. Matter.